

UDC 930.85(4-12)

ISSN 0350-7653
eISSN 2406-0801

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS
INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

BALCANICA

XLVIII

ANNUAL OF THE INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

Editor-in-Chief

VOJISLAV G. PAVLOVIĆ

Director of the Institute for Balkan Studies SASA

Editorial Board

JEAN-PAUL BLED (Paris), LJUBOMIR MAKSIMOVIĆ,
ZORAN MILUTINOVIĆ (London), DANICA POPOVIĆ, DRAGAN BAKIĆ,
SPYRIDON SFETAS (Thessaloniki), GABRIELLA SCHUBERT (Jena),
SVETLANA M. TOLSTAJA (Moscow)

BELGRADE
2017



scholarship holders would, as a rule, become the backbone of government and institutions; but, it should be noted, of the Serbian, and not foreign, governments and institutions, because most of them returned home after graduation abroad.

One of the strengths of this monograph is an entire gallery of portraits of little- or well-known historical figures, such as the president of the Consistory of the Eparchy of Bačka, priest of the Orthodox cathedral and catechist of the Grammar School (Gymnasium) of Novi Sad, Konstantin Marinković, Slobodan's Jovanović's maternal great-grandfather; Dimitrije Matić, his relative, professor at the Lyceum in Belgrade; Stojan Novaković, his superior at the Ministry for Foreign Affairs; and Ljubomir Nedić, professor of philosophy and literary critic. The book also provides a comprehensive picture of Slobodan Jovanović's generation, his friends and schoolmates, to mention but Pavle Marinković, the brothers Pavle and Bogdan Popović, Boško Čolak-Antić and Živojin Perić; in fact a few generations of Belgrade Gymnasium alumni who were going through life together, setting the tone of Serbian culture and politics.

To those knowledgeable about the history of Serbia of the late nineteenth and early twentieth century, this gallery of portraits demonstrates Slobodan Jovanović's divergence from the direction pursued by his father. Liberally-minded, one of the ideologues of the United Serbian Youth and the

Liberal Party, Vladimir Jovanović was more spontaneously a liberal than his son. Much less a politician than his father and much more inclined to theoretical thinking about political systems, Slobodan Jovanović began his career at the Ministry for Foreign Affairs surrounded by Progressives such as Stojan Novaković. The political scene in Serbia was dominated by the Radicals, whose understanding of democracy was alien to him or, to put it in today's language: he considered them demagogues. In his search for a political system which would ensure that the principle of check and balances was applied, Slobodan Jovanović gave precedence to the British bicameral system – in which the upper house played the key role as a corrective to the populist aspirations of the articulated popular will – over the French parliamentary tradition, the preferred model for Milovanović and Pašić's Radicals. Yet, his bicameral system was not a mere copy of the British one. Among other things, the upper house he called for would not have been a hereditary but elected or appointed body; it reflected his genuine conviction that the popular will needed a corrective intervention by a patriotically-minded elite.

It should be noted that this monograph devoted to theory is only the first in a series which will elucidate the work of Slobodan Jovanović in its entirety.

For this book, Milosavljević was awarded the prestigious (2017) Vuk Foundation Award for Science.

ALIN CIUPALĂ, *BĂTĂLIA LOR. FEMEILE DIN ROMÂNIA ÎN PRIMUL RĂZBOI MONDIAL* [LEUR BATAILLE. LES FEMMES DE ROUMANIE DANS LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE].

IAȘI: POLIROM, 2017.

Par Florin Țurcanu*

Le livre d'Alin Ciupală, professeur à l'Université de Bucarest, est une première historiographique qui doit être saluée d'autant plus que l'histoire de la participation des femmes à la Grande Guerre et de la

condition féminine pendant ce conflit sur le territoire de la Roumanie n'a pas fait

* Institut d'Études Sud-est européennes de Bucarest

jusqu'ici l'objet de recherches assez nombreuses pour délimiter un domaine d'études distinct et suffisamment mûr. A la différence d'autres historiographies, l'historiographie roumaine, déjà relativement peu intéressée après 1989 par la Grande Guerre elle-même, a donné encore moins d'importance à une histoire au féminin de cet événement.

Pourtant, l'ouvrage d'Alin Ciupală n'est pas une simple introduction à un domaine de recherche qui a jusqu'ici peiné à se démarquer. L'auteur est un spécialiste reconnu de l'histoire des femmes en Roumanie – il est entre autre l'auteur d'un livre sur *La femme dans la société roumaine du XIXe siècle*, paru en 2003, et ce nouveau volume, intitulé *Leur bataille*, apparaît comme le résultat d'une recherche experte, opérée sur de nombreux paliers et au bout de laquelle nous disposons d'une œuvre de référence pour les années à venir. Alin Ciupală n'a pas pu s'appuyer sur un important corpus préalable d'études de cas et ceci explique aussi, en partie, la variété et la richesse remarquables des sources qu'il a exploité et qui n'ont jamais ou très peu attirés jusqu'ici l'attention des historiens roumains.

La recherche, comme l'indique l'auteur lui-même, privilégie les femmes du milieu urbain dans un pays peuplé par une très forte majorité paysanne. Bien que les aperçus sur les femmes et les jeunes filles du monde rural roumain ne manquent pas, le livre se penche surtout sur les milieux de l'aristocratie et des classes moyennes roumaines, ainsi que sur les femmes issues de minorités enracinées dans les villes – Juifs, Allemands, Hongrois, etc.. Les sources actuellement disponibles et l'état général de la recherche expliquent la faible présence des paysannes dans les pages de l'ouvrage – une réalité qui contraste avec l'origine paysanne de plusieurs figure féminines héroïques de la Grande Guerre, à commencer par le sous-lieutenant Ecaterina Teodoroiu, issue d'une famille paysanne d'Olténie, tuée à l'ennemi en août 1917 et qui devint une véritable Jeanne d'Arc roumaine.

Majoritairement d'origine urbaine, les femmes qui font l'objet du livre sont étudiée

à travers la diversité des situations qu'elles croisent et des rôles qu'elles assument, de force ou de gré. En Roumanie, comme dans d'autres pays en guerre, l'univers féminin a été vu pendant le conflit comme étant une partie du terrain où se déroulait l'affrontement entre nations et où la preuve pouvait être faite de la supériorité morale sur l'ennemi. Nous rencontrons ici, remarque l'auteur, la tendance de l'imaginaire des Roumains, pendant et après le conflit, à mesurer de cette manière aussi, la résilience ou les faiblesses de leur société durant la guerre. Ceci explique l'attention donnée aux conduites et aux attitudes qui sont à l'origine d'une riche typologie des hypostases féminines, cristallisée dès l'époque de la Grande Guerre et qui devait passer ensuite dans l'histoire et dans la légende de cet événement.

Alin Ciupală ne se plie en partie à cette typologie que pour mieux l'analyser et l'interroger. Tous les cas sont richement documentés, depuis la passivité d'une majorité de femmes soucieuses d'assurer leur propre survie et celle de leurs familles sous l'occupation ou dans le refuge, en passant par la collaboration, réelle ou supposée, avec l'ennemi dans le sud occupé de la Roumanie pour arriver aux « résistantes » de la haute société dans le territoire administré par l'ennemi et au « combat » des infirmières et des membres des sociétés de charité du début des opérations militaires jusqu'au cœur de l'épopée sanitaire de l'année 1917, marquée par l'épidémie de typhus et les grandes batailles du « réduit moldave ».

La faiblesse poussée parfois jusqu'à la trahison est associée dans les territoires occupés avec les femmes issues de la minorité juive et les sujettes austro-hongroises qui furent alors globalement désignées comme faisant bon accueil à l'occupant. A elles s'ajoutent les femmes « de mauvaise vie » ou des demi-mondaines qui font usage de la présence des armées étrangères mais aussi des « collaboratrices » d'un tout autre acabit, poussées par des partis pris politiques ou par des ambitions personnelles.

Aux lâchetés ou aux ambiguïtés s'opposent au plus haut degré les figures des « combattantes » et des « héroïnes ». La figure de l'héroïne culmine avec celle qui s'implique directement dans les actions armées, l'exemple suprême étant celui, déjà mentionné, d'Ecaterina Teodoroiu ou celui de la jeune paysanne de douze ans, Maria Zaharia, tuée en remplaçant l'observateur, tombé au combat, d'une batterie d'artillerie roumaine et qui est le seul enfant à être enterré dans le grand mausolée de Mărășești.

Une figure féminine distincte, dont la légende s'est forgée au cours de la guerre et qui restera associée avec la mémoire des effondrements et des triomphes collectifs des années 1916–1919 est celle de la Reine Marie à laquelle l'auteur dédie un long chapitre. La densité des interrogations que le livre accumule autour de la biographie et de l'image de la Reine pendant cette période est à la mesure de l'importance du mythe de la souveraine, puissamment cultivé dans l'entre-deux-guerres – y compris en dehors de la Roumanie – et ressuscité dans ce pays après 1989. La Reine, âme de l'engagement de la Roumanie dans la guerre et âme de la résistance dans le « réduit moldave » de 1917, la Reine – infirmière dont la présence physique au chevet des blessés est devenue emblématique, la Reine, Mère de la Nation qui accomplit son unité en 1918 – autant de rôles qui sont mis en évidence et analysés avec finesse sans que soit oubliées les accusations des germanophiles roumains, pour qui elle a représenté – durant l'éphémère paix de 1918 avec les Puissances Centrales qui semblait leur donner raison – « le principal coupable, le grand malheur du pays ».

La démarche de l'auteur, bien que centrée sur les différentes hypostases de la femme aux prises avec les réalités de la guerre est souvent une voie d'accès vers une histoire approfondie de différents milieux, institutions et phénomènes directement liés à la dynamique du conflit qu'il s'agisse du fonctionnement du service sanitaire de l'armée roumaine, du régime d'occupation des Puissances Centrales dans le sud de la Roumanie, des relations entre alliés Roumains,

Russes et Français sur le front de Moldavie en 1917 ou des forces idéologiques et morales à l'œuvre dans les milieux de l'aristocratie et des classes moyennes roumaines confrontés avec les épreuves et les choix qu'impose le déroulement de la guerre.

L'histoire des femmes impliquées dans les services sanitaires est une partie de l'histoire de l'arrière-front et les témoignages des infirmières qu'utilise Alin Ciupală donne accès à l'existence et, parfois, au vécu le plus intime, des militaires blessés, estropiés ou mourants qui sont les autres oubliés de l'histoire de la Grande Guerre tel que pratiquée en Roumanie jusqu'aujourd'hui. Sur le front de Moldavie, en 1917, qui, avec la présence de Russes, de Français, de Britanniques, voire d'Américains est « une Tour de Babel » comme l'observe l'historien Jean-Noël Grandhomme, les infirmières participent à ce phénomène propre aux fronts multinationaux de la Grande Guerre – qui favorisent la circulation des hommes, venus parfois de l'autre bout de l'Europe, leur mise en contact, les transferts d'expériences et de pratiques diverses y compris sur le terrain des logiques sanitaires et des soins médicaux.

Quant à l'histoire de la morale et des représentations attachées à la condition féminine et aux relations entre les sexes, l'histoire des corps, masculins et féminins, exposés aux violences, aux contraintes parfois symboliquement connotées comme le port des uniformes par les infirmières, mais aussi aux privations affectives et sexuelles – le 2^e chapitre du livre allie la multitude d'exemples à une réflexion qui singularise, une fois de plus, son auteur dans le champ historiographique roumain.

Le livre d'Alin Ciupală qui s'inspire de manière heureuse des recherches traditionnellement plus développées autour de ces thèmes dans les historiographies française, britannique et américaine, est une contribution de premier plan à une histoire non seulement roumaine mais européenne des femmes dans la Grande Guerre.